

LA FAILLE SOUTERRAINE

Henning Mankell

**LA FAILLE
SOUTERRAINE**

et autres enquêtes

TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR ANNA GIBSON

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Pyramiden*

© original : 1999, Henning Mankell

Éditeur original : Ordfront Förlag, Stockholm pour l'édition 1999

ISBN : 978-91-7324-673-6

et

Leopard Förlag, Stockholm, pour l'édition 2006

ISBN : 978-91-7343-142-2

Cette traduction est publiée en accord avec Leopard Förlag, Stockholm,
et l'agence littéraire Leonhardt & Høier, Copenhague

ISBN 978-2-02-105354-8

© Éditions du Seuil, octobre 2012, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Rolf Lassgård, avec chaleur, gratitude et une bonne mesure d'admiration. Il m'a appris sur Wallander beaucoup de choses que j'ignorais.

Préface

Ce n'est qu'après avoir écrit le dernier livre de la série Kurt Wallander que j'ai compris quel sous-titre je cherchais depuis le début sans jamais le trouver. Ce devait être naturellement : « le roman de l'inquiétude suédoise ».

Je l'ai donc compris trop tard. Pourtant tous ces livres avaient été autant de variations sur ce thème unique : qu'est devenu l'État de droit suédois au cours des années 1990 ? Comment la démocratie peut-elle survivre si le fondement même du droit est entamé ? La démocratie a-t-elle un prix qui sera un jour jugé trop élevé pour qu'il vaille la peine de le payer ?

On retrouve ces questions dans beaucoup des courriers que j'ai reçus, où les lecteurs me communiquaient leurs réflexions sagaces. Celles-ci me confirment dans l'impression que Wallander a servi, à sa façon, de porte-parole à ce qu'éprouvent beaucoup de gens : un sentiment d'insécurité croissante, de colère, et une perception très saine du rapport entre l'État de droit et la démocratie. J'ai reçu de tout, de longues lettres manuscrites, des cartes postales expédiées d'endroits du monde dont je n'avais jamais entendu parler, des coups de fil à des heures insolites, des voix vibrantes m'interpellant par courriel interposé.

Mis à part l'État de droit et la démocratie, j'ai aussi eu droit à des questions. Certaines concernaient les incohérences que les lecteurs avaient la joie de découvrir dans mes

romans et de me communiquer dans la foulée. Ils avaient raison dans la grande majorité des cas. (Et laissez-moi vous dire d'emblée que de nouvelles incohérences surgiront sûrement dans ce volume-ci. J'en assume l'entière responsabilité. Aucune ombre ne doit retomber sur mon éditrice suédoise, Eva Stenberg. Je n'aurais pu en avoir de meilleure.)

Mais surtout, on m'a beaucoup posé la question suivante : Que faisait Wallander avant le commencement de la série ? Que s'est-il passé avant – pour noter une date exacte – le 8 janvier 1990 ? Ce matin d'hiver où Wallander est réveillé à l'aube par un appel du policier de garde, qui marque le début de *Meurtriers sans visage* ? Je comprends qu'on se pose cette question. Quand Wallander entre en scène, dans ce premier livre, il a quarante-deux ans, bientôt quarante-trois. Il est flic depuis longtemps, il est déjà père et divorcé, et il a quitté Malmö pour Ystad depuis plusieurs années... Les lecteurs se sont interrogés. Et moi avec eux.

Il y a quelques années de cela, alors que je terminais *Les Morts de la Saint-Jean* – cinquième de la série –, je me suis aperçu que j'avais commencé à écrire dans ma tête des récits qui se déroulaient *avant* le commencement du cycle. Toujours cette date magique du 8 janvier 1990...

J'ai à présent rassemblé ces histoires. Trois d'entre elles ont déjà paru dans la presse. Celles-là, je les ai juste retouchées. J'ai supprimé quelques erreurs chronologiques et quelques mots en trop. Les deux autres sont des inédits. Mais ce n'est pas parce que j'ai fait le ménage dans mes tiroirs, mes papiers et mes disquettes informatiques que je décide à présent de les publier. Je le fais parce que ces récits constituent un point d'exclamation après le point final posé l'an dernier. Comme l'écrevisse, il est parfois bon de marcher à reculons. De revenir vers un point d'origine. Au temps d'avant le 8 janvier 1990.

Aucun tableau n'est jamais achevé. Mais ces fragments
m'ont semblé devoir faire partie du lot.
Le reste appartient au silence.

Henning Mankell

Le coup de couteau

1

Au commencement tout n'était que brouillard.

Ou peut-être comme une mer épaisse, blanche, silencieuse. Le paysage de la mort. Ce fut d'ailleurs la première pensée de Wallander lorsqu'il revint à lui. Il était déjà mort. Il n'aurait pas dépassé l'âge de vingt-deux ans. Un jeune policier, à peine adulte. Voilà. Et puis un inconnu s'était précipité sur lui avec un couteau et il n'avait pas pu l'éviter.

Après, il n'y avait eu que le brouillard blanc. Et le silence.

Lentement il se réveillait, lentement il revenait à la vie. Les images étaient brouillées, confuses. Il essayait de les capturer, comme on chasse les papillons. Mais elles se dérobaient et ce fut pour lui un grand effort que de reconstituer le fil des événements...

Il était de repos. C'était le 3 juin 1969 et il venait de laisser Mona au terminal des ferries vers le Danemark. Pas les bateaux récents, ces aéroglisseurs qui allaient à toute allure, mais un ferry à l'ancienne, où on avait encore le temps de déjeuner durant la traversée. Elle devait retrouver une amie, elles iraient peut-être à Tivoli mais, surtout, l'objectif était de lécher les vitrines. Wallander avait voulu l'accompagner puisqu'il était de repos. Mais elle avait dit non. Ce voyage était pour sa copine et pour elle. Interdit aux hommes.

Il regarda le bateau quitter le port. Mona devait revenir le soir même et il avait promis d'être là. Si le beau temps persistait, ils iraient se promener. Puis ils rentreraient chez

lui. Il louait un appartement dans la banlieue de Rosen-gård.

Il s'aperçut que, rien que d'y penser, ça l'excitait. Il ajusta son pantalon et traversa la rue en direction de la gare. Il acheta un paquet de cigarettes, des John Silver comme d'habitude, et en alluma une avant même d'être de nouveau dehors.

Il n'avait pas de projets pour cette journée. C'était un mardi, il était de repos. Il avait fait beaucoup d'heures sup, entre autres à cause des grandes manifs contre la guerre du Vietnam qui se succédaient partout, tant à Lund qu'à Malmö. À Malmö, il y avait eu des échauffourées. Wallander avait trouvé l'expérience désagréable. Ce qu'il pensait des revendications des manifestants – *US go home* –, il n'en savait trop rien. La veille encore, il avait essayé d'en discuter avec Mona, mais son opinion à elle se bornait à estimer que « ces gens-là cherchent les embrouilles ». Il avait insisté, allant jusqu'à lui affirmer qu'il n'était pas juste, de la part de la première puissance militaire mondiale, de bombarder un pays agricole pauvre situé dans un autre continent avec l'objectif de le faire « retourner à l'âge de pierre », comme l'avait dit un officier américain cité dans le journal de la veille ; elle lui avait rétorqué qu'elle n'avait pas l'intention d'épouser un communiste.

Cette réplique l'avait soufflé, et la discussion en était restée là. S'il était certain d'une chose, c'était qu'il allait bien épouser Mona, aux cheveux châtain, au nez effilé et au menton pointu, qui n'était peut-être pas la plus belle fille qu'il eût jamais rencontrée ; mais qu'il voulait avoir pour lui, quoi qu'il arrive.

Ils s'étaient rencontrés l'année précédente. Avant cela, il était sorti plus d'un an avec une prénommée Helena qui travaillait en ville pour un bureau de transport maritime. Jusqu'au jour où, sans crier gare, elle l'avait informé que tout était fini entre eux et qu'elle avait rencontré un autre homme. Il en était resté pétrifié de surprise. Il avait passé un week-end

entier à pleurer dans son appartement. Hors de lui, fou de jalousie. Puis il avait séché ses larmes et s'était rendu au pub de la gare centrale, où il s'était mis à boire avec méthode. De retour chez lui, il avait continué de pleurer. Quand il lui arrivait de passer devant ce pub, encore maintenant, il avait des frissons. Pour rien au monde il n'y aurait remis les pieds.

Après cet épisode, il y avait eu quelques mois très lourds pendant lesquels il avait tenté de la persuader de changer d'avis. Helena n'avait rien voulu entendre, allant même jusqu'à le menacer de déposer une main courante pour harcèlement. Il avait battu en retraite et, curieusement, comme par un coup de baguette magique, ça lui avait permis de passer à autre chose. Helena pouvait bien garder son nouveau type si ça lui chantait. Grand bien lui fasse. C'était un vendredi.

Le soir même, il avait traversé le détroit jusqu'à Copenhague et plus tard, sur le ferry du retour, il s'était retrouvé assis à côté d'une fille qui tricotait et s'appelait Mona.

Wallander avait fini sa cigarette mais continuait de marcher au hasard dans les rues. Il se demanda ce que Mona et sa copine faisaient en cet instant précis. Puis ses pensées dérivèrent vers les événements de la semaine précédente. Les manifs qui avaient dégénéré. À moins que la faute n'en revînt à ses supérieurs, qui n'avaient pas évalué correctement la situation. Lui-même faisait partie d'une force d'assaut improvisée qui devait se tenir en retrait, prête à intervenir. Après coup, en plein chaos, ils avaient été appelés en renfort et ça n'avait fait qu'aggraver la situation.

La seule autre personne avec qui il eût jamais essayé de parler politique – en vain, là aussi – était son père. Celui-ci, à presque soixante ans, venait de prendre la décision de quitter la ville et d'emménager dans l'Österlen. Son père était un être capricieux aux réactions imprévisibles. Capable de se mettre dans des colères insensées – comme le jour où il avait failli couper définitivement les ponts avec son fils parce que celui-

ci lui avait annoncé son intention d'entrer dans la police. Le père se trouvait comme d'habitude ce jour-là dans son atelier qui sentait le café et la térébenthine. De rage, il lui avait balancé un pinceau à la tête en lui criant de disparaître et de ne jamais revenir. Il ne tolérerait pas l'existence d'un policier dans la famille, avait-il crié. Une violente dispute s'en était suivie. Wallander lui avait tenu tête, il allait bel et bien entrer dans la police, rien ne changerait quoi que ce soit à cet état de fait. La dispute avait cessé de façon abrupte. Le père s'était muré dans un silence hostile. Reprenant sa place devant son chevalet, il avait commencé à tracer, en s'aidant d'un carton, les contours d'un coq de bruyère. Il peignait toujours le même motif : un paysage de forêt auquel il ajoutait parfois ce coq.

Il s'aperçut que penser ainsi à son père lui faisait plisser le front. Aucune réelle réconciliation n'avait jamais eu lieu. Mais, d'une façon ou d'une autre, ils s'adressaient à nouveau la parole. Il s'était souvent demandé comment sa mère – qui était décédée pendant ses études à l'école de police – avait réussi, pendant toutes ces années, à supporter son mari. Sa sœur Kristina, elle, avait eu la sagesse de quitter la maison dès qu'elle avait pu, et vivait désormais à Stockholm.

Dix heures du matin. Une brise légère animait les rues de Malmö. Il entra dans un bistrot voisin du grand magasin NK¹, but un café et mangea un sandwich en feuilletant les deux quotidiens de la ville, *Arbetet* et *Sydsvenska Dagbladet*. Dans l'un comme dans l'autre, les courriers de lecteurs louaient ou critiquaient, c'était selon, l'action de la police lors des manifestations. Il tourna la page. Il n'avait pas la force de les lire. Il espérait ne plus être appelé à intervenir dans les manifs. Depuis le début, il désirait rejoindre la brigade criminelle et il ne s'en était jamais caché. Sa mutation était prévue,

1. Nordiksa Kompaniet. Grand magasin mythique de Stockholm, qui avait à cette époque une succursale à Malmö. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

mais il devait patienter. Encore deux ou trois mois à attendre.

Soudain une ombre se dressa devant lui. Surpris, il leva la tête, sa tasse de café à la main. Une fille qui pouvait avoir dans les dix-sept ans, les cheveux longs, le teint très pâle, le regardait avec un air de colère extrême. Elle se pencha vers lui, ses cheveux masquèrent presque son visage et elle lui montra sa nuque.

– Là, dit-elle. Tu m'as frappée¹.

Wallander posa sa tasse. Il ne comprenait rien. La fille, entre-temps, s'était redressée.

– J'ai peur de ne pas bien saisir...

– Tu es de la police, oui ou non ?

– Oui.

– Tu étais à la manif.

Il comprit d'un coup. Elle l'avait reconnu, là dans le café, alors qu'il était en civil.

– Je n'ai frappé personne.

– Je me fous de savoir qui tenait la matraque. Tu étais là. Tu fais partie du lot.

– Tes amis et toi contreveniez aux règles en vigueur pour les manifestations, répondit-il, en entendant au moment même où il les prononçait combien ses paroles sonnaient creux.

– Je hais les flics. Je pensais boire mon café ici, mais je vais changer de boutique.

L'instant d'après, elle avait disparu. La serveuse le dévisageait d'un air sévère derrière le comptoir. Comme s'il venait de lui voler une cliente.

Il paya et sortit. Il n'avait même pas fini son sandwich.

1. Le tutoiement est généralisé en Suède depuis les années 1970. Le « vous » de politesse existe toutefois et certains l'utilisent, bien que ce soit de plus en plus rare. Chez Mankell, l'usage fluctue ; nous avons choisi de respecter cela.

Cette rencontre l'avait mis en colère. Soudain, il lui sembla que tout le monde le regardait dans la rue. Comme s'il était en uniforme, alors qu'il portait juste un pantalon bleu, une chemise claire et une veste verte.

Je dois absolument changer de service, pensa-t-il. Échanger la rue contre un bureau, des réunions, un groupe d'enquête, des scènes de crime. Les manifs, moi, c'est terminé. Je préfère encore me mettre en arrêt de travail.

Il accéléra le pas dans l'intention de prendre le bus et rentrer à Rosengård. Puis il changea d'avis. Il avait besoin d'exercice. Folkparken n'était pas loin. Il aurait voulu pouvoir se rendre invisible, et ne croiser aucune connaissance.

Bien entendu, à peine arrivé devant le parc, il tomba sur son père : celui-ci trimballait un de ses tableaux enveloppé de papier kraft. Wallander, qui regardait ses pieds, le reconnut trop tard pour avoir la moindre chance de l'éviter. Le vieux était coiffé d'un étrange bonnet à pompon et engoncé dans un manteau épais sous lequel il portait ce qui ressemblait à un survêtement. Aux pieds, des chaussures de sport sans chaussettes.

Wallander poussa un gémissement silencieux. Son père ressemblait à un clochard. Pourquoi ne pouvait-il pas au moins s'habiller comme tout le monde ?

Le père avait posé son tableau.

– Tu n'as pas d'uniforme ? demanda-t-il abruptement. Pourquoi ? Tu as quitté la police ?

– Je suis de repos aujourd'hui.

– Ah. Je croyais que vous étiez toujours en service. Pour nous protéger du mal et des méchants.

Wallander se maîtrisa de justesse.

– Et toi ? Pourquoi te promènes-tu en manteau et en bonnet ? Il fait vingt degrés dehors.

– C'est bien possible. Mais moi, je reste en bonne santé grâce à une bonne sudation. Tu devrais en faire autant.

– Ce n'est pas normal de s'habiller comme ça en plein été.

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC (16)
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2012. N° 105354 (xxx)

Imprimé en France

